

Paris, il y a trente ans...

SOUVENIRS DE M. GORON, ANCIEN CHEF DE LA SURETÉ

recueillis par Luc MOIDREY

C'est une idée assez saugrenue qui me vint à l'esprit dans les premiers jours de l'année nouvelle : interviewer un homme qui, depuis trente ans, a cessé toute activité.

Mais M. Goron ne fut-il pas l'homme qui, pendant quinze ans, connut le mieux la vie parisienne ? Quels souvenirs il doit pouvoir évoquer ! Quelle source inépuisable pour un journaliste qu'un chef de la Sûreté et surtout l'un des plus célèbres !

Comme moi, certainement vous vous imaginez un vieillard de forte taille, au visage énergique, à la voix un peu brève, presque cassante ?

Du moins, c'est ainsi que je me représentais le grand policier.

En attendant dans le grand salon de la rue de Berry, je fus pris tout à coup d'une vague crainte ! Brrrr ! Un chef de la Sûreté ne doit pas être des plus aimables. Je commençais à douter du succès de ma démarche.

Mes yeux, machinalement, examinaient sur la cheminée du salon deux photographies qui, de loin, ne me semblaient pas inconnues.

Poussé par la curiosité, je quittai mon fauteuil et, indécemment, je lus les dédicaces aimables, simples, gentilles, signées : Sarah Bernhardt et Cléo de Mérode.

Allons, le « chef » n'était pas si terrible puisque les deux célèbres artistes sympathisaient avec lui.

La belle Cléo et la divine Sarah me rendirent tout mon courage.

A ce moment, une porte s'ouvrit et je passai dans un bureau au décor étrange.

Dans un coin, une vieille porte en bois, d'un rouge passé, munie d'un judas et d'un lourd verrou, auquel est suspendu un chat à neuf queues.

Au mur, deux grandes panoplies où couteaux, chaînes, revolvers, cordes, sabres, casques, menottes sont soigneusement rangés.

En face de moi, une grande vitrine où je remarque les objets les plus hétéroclites.

Jouissant de mon étonnement, un petit homme, à la figure joviale, aux yeux vifs et spirituels, à la moustache blanche, comme la neige, m'indiqua un fauteuil devant un large bureau et prit place en face de moi.

— Vous voilà dans mon arsenal ! me dit-il doucement.

— Excusez-moi, balbutiai-je... Vous me voyez surpris de l'étrangeté de votre bureau et aussi de vous voir tellement dissemblable de l'image que je m'étais faite de vous...

— Ah ! oui, je sais. Vous me preniez, vous aussi, pour un « costaud ». Vous le voyez... un chef de la Sûreté peut être un petit homme.

— Napoléon était bien le « petit caporal ».

— Oh ! aucun rapport, même lointain. Lui, il faisait marcher les hommes. Moi,

bien au contraire, je les arrêtais.

En quelques mots, pleins d'aménité, mon interlocuteur acheva de me mettre tout à fait à l'aise.

— Que désirez-vous savoir pour votre journal ?

— Voici ! Je voudrais quelques souvenirs sur la vie d'autrefois, celle de votre activité policière, au point de vue pittoresque, une évocation du passé...

— Vous savez, c'est si loin et puis ma mémoire commence à se faire paresseuse... d'ailleurs...

Mon interlocuteur s'arrêta soudain, comme pris d'une violente douleur à la jambe.

— Vous êtes souffrant ? m'inquiétai-je.

— Non ! Ou plutôt si !... J'ai quatre-vingt-cinq ans ! C'est une maladie qui ne pardonne pas...



M. GORON, ancien chef de la Sûreté.

geance d'ouvrir cette armoire.

« La mère et le fils essayèrent une larme et le coupable, reconnaissant de mon geste, m'indiqua tous ses complices. N'était-ce pas mieux que la violence ?

« Et ce simple fait m'amène à ce qui fait l'objet de votre visite.

« Le caractère a énormément évolué, je crois, depuis 1900. A présent, l'égoïsme est roi et à son service une brutalité inconnue autrefois.

« Les uns et les autres, nous étions plus calmes, plus pondérés, plus réfléchis. Parmi les pires vauriens on trouvait une très grande sincérité de sentiment, qui, peu à peu,

est devenue froideur, dureté, méchanceté et envie. »

— Parlez-moi de la vie de Paris, avant 1900, le Paris de la rue.

l'allure conquérante, les manches à gigot surplombant des tailles de guêpes, le manchon protégeant les petites mains frileuses, la jupe longue et traînant sur le trottoir... et les hommes en redingote haut-boutonnée, le gibus en bataille, le petit col étriqué et ridicule...

« Oui, à présent, cela semble ridicule, mais à cette époque c'était le « chic suprême » et on ne peut pas dire le contraire, malgré certaine naïveté dans l'allure, cela avait de la ligne. Et les coupés tirés par deux magnifiques chevaux de race, où une élégante était assise dans une attitude de reine, est-ce que ce n'était pas chic ?

« Maintenant, tout le monde va, vient, court, on se bouscule et on ne s'excuse même plus. De mon temps, quand par mégarde on froissait son voisin, on s'excusait poliment et si c'était une dame on se confondait, chapeau bas et mine confuse, en regrets et compliments flatteurs. Dans un escalier par exemple, jamais un monsieur n'aurait laissé le côté étroit à une dame. Quant à descendre sans saluer les locataires rencontrés et sans se découvrir au rez-de-chaussée, même si le hall était vide, un cambrioleur même n'eût pas fait cela... Aujourd'hui on n'a plus le temps de s'attarder à tout cela...

« Il faut aller vite... toujours plus vite... Et où allez-vous ? Il y avait une vieille rengaine qui se chantait beaucoup à mon époque. Les jeunes gens devraient bien la méditer : « Ah ! ne courez donc pas comme ça !... » A ce moment on savait au moins goûter le charme d'une promenade. Ah ! les flâneurs, les quais... Les boulevardiers, race disparue aujourd'hui, se retrouvaient dans les endroits à la mode, où ils discutaient politique en faisant leur écarté, tandis que les « vieux marcheurs » — race périmée — pouvaient suivre le petit trotin aguicheur et sage, sans crainte de le voir s'engouffrer dans une bouche de métro ou sauter en autobus...

— Le métro. Ce dut être une révolution ?

— Eh ! oui, les Parisiens ne voulaient pas voyager, comme ils disaient, dans les égouts ! Au vrai, les robes de femmes, leurs falbalas, leurs chapeaux immenses, tout cela était bien encombrant dans la cohue et les entassements... Et les jupes-culottes ! Quelle affaire ! On a dû faire protéger par la police les mannequins qui devaient lancer cette mode...

Et puis, c'est une évocation étonnante du Paris de 1900, avec ses tramways à chevaux, ses impériales, ses vieux fiacres... Le progrès marche vite...

Mais il faut pour comprendre cela avoir entendu, comme moi, la voix douce et tremblante un peu d'émotion de cet aimable vieillard dont on admire la sérénité, la douceur et l'esprit subtil, et dont l'âme d'aujourd'hui est l'âme même de la capitale d'hier.

Luc MOIDREY.



La porte Saint-Martin, il y a trente ans, avec les fiacres et les tramways à chevaux.

Mon admiration grandit encore devant la vitalité de l'ex-chef de la Sûreté dont la conversation pleine de charme est des plus spirituelles.

Depuis quelques instants, M. Goron me regardait fixement.

— Il me semble que je vous connais ! dit-il, en faisant un effort pour se souvenir.

— J'en suis flatté, monsieur Goron, mais je crois que vous faites erreur.

— Si... si, je vous ai vu quelque part.

— Diable ! Pourvu que ce ne soit pas parmi vos sombres clients. Je vous assure que cela m'inquiète et m'intimide... être reconnu par vous ce n'est guère rassurant.

— Oh ! maintenant, vous savez !... D'ailleurs, je n'étais pas si terrible qu'on a bien voulu le dire. Je ne voyais pas nécessairement chez mes « clients » l'ennemi, ni le mauvais garnement. Certains même avaient le fond très bon. Tenez, cela me rappelle une anecdote.

« Lors d'une perquisition chez la mère d'un voleur appartenant à une célèbre bande, j'étais un peu énervé par une question de service, j'apostrophaï un peu brutalement la femme et lui enjoignai l'ordre bref d'ouvrir une armoire où je savais trouver les objets volés.

« Le fils, irrité par ma façon de parler à sa mère, se précipita sur moi et me frappa. Immédiatement, les agents le réduisirent à l'impuissance et menacèrent de lui faire un mauvais parti. Je les calmai. J'avais compris que ce fils avait gardé en lui, intact, l'amour filial et son respect pour celle qui lui avait donné le jour.

« Alors, médusant mes hommes, j'enlevai mon chapeau et dis :

« — Madame, veuillez avoir l'obligeance

— Ce n'était pas mon seul domaine. Mon activité s'exerçait surtout dans les affaires criminelles.

— Que pensez-vous de l'aspect de Paris, comparativement à celui d'autrefois ?

— Quelle différence ! Peut-on même songer à les comparer ? Ce sont deux existences diamétralement opposées. Quand je sors et que je vois l'aspect des boulevards, je reste ébahi et me crois transporté dans une autre ville. Je revois nos vieux agents d'autrefois, un peu lourds, avec leur grosse moustache qui n'effarouchait personne, se promenant nonchalamment de leur pas pesant. Ah ! ils n'avaient pas l'allure jeune et désinvolte, la silhouette élégante de ceux d'aujourd'hui.

— Etaient-ils meilleurs ?

— C'étaient de braves gens. Vous connaissez la chanson... Peut-être voulaient-ils se donner l'air un peu plus terrible...

— Et la circulation, monsieur le chef ?...

— Elle était bien calme, en comparaison de celle d'aujourd'hui ! Ce qui n'empêchait pas les accidents, je crois qu'il y en avait davantage. Déjà les ordonnances de police punissaient l'excès de vitesse. Cela vous fait sourire. Vous ignorez donc que le « carrefour des écrasés » existait dès cette époque. D'ailleurs, nous étions aussi avancés que vous au point de vue désencombrement et facilité de traversée des boulevards. En 1890, on réclamait à Richelieu-Drouot des passerelles pour piétons...

— Nous avons les passages cloutés.

— Après quarante ans !... L'Administration est longue à réaliser les projets. Ah ! oui, Paris a bien changé... Je me souviens des toilettes des femmes, le large chapeau à plumes à

les comparer ? Ce sont deux existences diamétralement opposées. Quand je sors et que je vois l'aspect des boulevards, je reste ébahi et me crois transporté dans une autre ville. Je revois nos vieux agents d'autrefois, un peu lourds, avec leur grosse moustache qui n'effarouchait personne, se promenant nonchalamment de leur pas pesant. Ah ! ils n'avaient pas l'allure jeune et désinvolte, la silhouette élégante de ceux d'aujourd'hui.

— Etaient-ils meilleurs ?

— C'étaient de braves gens. Vous connaissez la chanson... Peut-être voulaient-ils se donner l'air un peu plus terrible...

— Et la circulation, monsieur le chef ?...

— Elle était bien calme, en comparaison de celle d'aujourd'hui ! Ce qui n'empêchait pas les accidents, je crois qu'il y en avait davantage. Déjà les ordonnances de police punissaient l'excès de vitesse. Cela vous fait sourire. Vous ignorez donc que le « carrefour des écrasés » existait dès cette époque. D'ailleurs, nous étions aussi avancés que vous au point de vue désencombrement et facilité de traversée des boulevards. En 1890, on réclamait à Richelieu-Drouot des passerelles pour piétons...

— Nous avons les passages cloutés.

— Après quarante ans !... L'Administration est longue à réaliser les projets. Ah ! oui, Paris a bien changé... Je me souviens des toilettes des femmes, le large chapeau à plumes à

les comparer ? Ce sont deux existences diamétralement opposées. Quand je sors et que je vois l'aspect des boulevards, je reste ébahi et me crois transporté dans une autre ville. Je revois nos vieux agents d'autrefois, un peu lourds, avec leur grosse moustache qui n'effarouchait personne, se promenant nonchalamment de leur pas pesant. Ah ! ils n'avaient pas l'allure jeune et désinvolte, la silhouette élégante de ceux d'aujourd'hui.

— Etaient-ils meilleurs ?

— C'étaient de braves gens. Vous connaissez la chanson... Peut-être voulaient-ils se donner l'air un peu plus terrible...

— Et la circulation, monsieur le chef ?...

— Elle était bien calme, en comparaison de celle d'aujourd'hui ! Ce qui n'empêchait pas les accidents, je crois qu'il y en avait davantage. Déjà les ordonnances de police punissaient l'excès de vitesse. Cela vous fait sourire. Vous ignorez donc que le « carrefour des écrasés » existait dès cette époque. D'ailleurs, nous étions aussi avancés que vous au point de vue désencombrement et facilité de traversée des boulevards. En 1890, on réclamait à Richelieu-Drouot des passerelles pour piétons...

— Nous avons les passages cloutés.

— Après quarante ans !... L'Administration est longue à réaliser les projets. Ah ! oui, Paris a bien changé... Je me souviens des toilettes des femmes, le large chapeau à plumes à

les comparer ? Ce sont deux existences diamétralement opposées. Quand je sors et que je vois l'aspect des boulevards, je reste ébahi et me crois transporté dans une autre ville. Je revois nos vieux agents d'autrefois, un peu lourds, avec leur grosse moustache qui n'effarouchait personne, se promenant nonchalamment de leur pas pesant. Ah ! ils n'avaient pas l'allure jeune et désinvolte, la silhouette élégante de ceux d'aujourd'hui.

— Etaient-ils meilleurs ?

— C'étaient de braves gens. Vous connaissez la chanson... Peut-être voulaient-ils se donner l'air un peu plus terrible...

— Et la circulation, monsieur le chef ?...

— Elle était bien calme, en comparaison de celle d'aujourd'hui ! Ce qui n'empêchait pas les accidents, je crois qu'il y en avait davantage. Déjà les ordonnances de police punissaient l'excès de vitesse. Cela vous fait sourire. Vous ignorez donc que le « carrefour des écrasés » existait dès cette époque. D'ailleurs, nous étions aussi avancés que vous au point de vue désencombrement et facilité de traversée des boulevards. En 1890, on réclamait à Richelieu-Drouot des passerelles pour piétons...

— Nous avons les passages cloutés.

— Après quarante ans !... L'Administration est longue à réaliser les projets. Ah ! oui, Paris a bien changé... Je me souviens des toilettes des femmes, le large chapeau à plumes à

les comparer ? Ce sont deux existences diamétralement opposées. Quand je sors et que je vois l'aspect des boulevards, je reste ébahi et me crois transporté dans une autre ville. Je revois nos vieux agents d'autrefois, un peu lourds, avec leur grosse moustache qui n'effarouchait personne, se promenant nonchalamment de leur pas pesant. Ah ! ils n'avaient pas l'allure jeune et désinvolte, la silhouette élégante de ceux d'aujourd'hui.

— Etaient-ils meilleurs ?

— C'étaient de braves gens. Vous connaissez la chanson... Peut-être voulaient-ils se donner l'air un peu plus terrible...

— Et la circulation, monsieur le chef ?...

— Elle était bien calme, en comparaison de celle d'aujourd'hui ! Ce qui n'empêchait pas les accidents, je crois qu'il y en avait davantage. Déjà les ordonnances de police punissaient l'excès de vitesse. Cela vous fait sourire. Vous ignorez donc que le « carrefour des écrasés » existait dès cette époque. D'ailleurs, nous étions aussi avancés que vous au point de vue désencombrement et facilité de traversée des boulevards. En 1890, on réclamait à Richelieu-Drouot des passerelles pour piétons...

— Nous avons les passages cloutés.

— Après quarante ans !... L'Administration est longue à réaliser les projets. Ah ! oui, Paris a bien changé... Je me souviens des toilettes des femmes, le large chapeau à plumes à

les comparer ? Ce sont deux existences diamétralement opposées. Quand je sors et que je vois l'aspect des boulevards, je reste ébahi et me crois transporté dans une autre ville. Je revois nos vieux agents d'autrefois, un peu lourds, avec leur grosse moustache qui n'effarouchait personne, se promenant nonchalamment de leur pas pesant. Ah ! ils n'avaient pas l'allure jeune et désinvolte, la silhouette élégante de ceux d'aujourd'hui.

— Etaient-ils meilleurs ?

— C'étaient de braves gens. Vous connaissez la chanson... Peut-être voulaient-ils se donner l'air un peu plus terrible...

— Et la circulation, monsieur le chef ?...

— Elle était bien calme, en comparaison de celle d'aujourd'hui ! Ce qui n'empêchait pas les accidents, je crois qu'il y en avait davantage. Déjà les ordonnances de police punissaient l'excès de vitesse. Cela vous fait sourire. Vous ignorez donc que le « carrefour des écrasés » existait dès cette époque. D'ailleurs, nous étions aussi avancés que vous au point de vue désencombrement et facilité de traversée des boulevards. En 1890, on réclamait à Richelieu-Drouot des passerelles pour piétons...

— Nous avons les passages cloutés.

— Après quarante ans !... L'Administration est longue à réaliser les projets. Ah ! oui, Paris a bien changé... Je me souviens des toilettes des femmes, le large chapeau à plumes à

les comparer ? Ce sont deux existences diamétralement opposées. Quand je sors et que je vois l'aspect des boulevards, je reste ébahi et me crois transporté dans une autre ville. Je revois nos vieux agents d'autrefois, un peu lourds, avec leur grosse moustache qui n'effarouchait personne, se promenant nonchalamment de leur pas pesant. Ah ! ils n'avaient pas l'allure jeune et désinvolte, la silhouette élégante de ceux d'aujourd'hui.

— Etaient-ils meilleurs ?

— C'étaient de braves gens. Vous connaissez la chanson... Peut-être voulaient-ils se donner l'air un peu plus terrible...

— Et la circulation, monsieur le chef ?...

— Elle était bien calme, en comparaison de celle d'aujourd'hui ! Ce qui n'empêchait pas les accidents, je crois qu'il y en avait davantage. Déjà les ordonnances de police punissaient l'excès de vitesse. Cela vous fait sourire. Vous ignorez donc que le « carrefour des écrasés » existait dès cette époque. D'ailleurs, nous étions aussi avancés que vous au point de vue désencombrement et facilité de traversée des boulevards. En 1890, on réclamait à Richelieu-Drouot des passerelles pour piétons...

— Nous avons les passages cloutés.

— Après quarante ans !... L'Administration est longue à réaliser les projets. Ah ! oui, Paris a bien changé... Je me souviens des toilettes des femmes, le large chapeau à plumes à

les comparer ? Ce sont deux existences diamétralement opposées. Quand je sors et que je vois l'aspect des boulevards, je reste ébahi et me crois transporté dans une autre ville. Je revois nos vieux agents d'autrefois, un peu lourds, avec leur grosse moustache qui n'effarouchait personne, se promenant nonchalamment de leur pas pesant. Ah ! ils n'avaient pas l'allure jeune et désinvolte, la silhouette élégante de ceux d'aujourd'hui.

— Etaient-ils meilleurs ?

— C'étaient de braves gens. Vous connaissez la chanson... Peut-être voulaient-ils se donner l'air un peu plus terrible...

— Et la circulation, monsieur le chef ?...

— Elle était bien calme, en comparaison de celle d'aujourd'hui ! Ce qui n'empêchait pas les accidents, je crois qu'il y en avait davantage. Déjà les ordonnances de police punissaient l'excès de vitesse. Cela vous fait sourire. Vous ignorez donc que le « carrefour des écrasés » existait dès cette époque. D'ailleurs, nous étions aussi avancés que vous au point de vue désencombrement et facilité de traversée des boulevards. En 1890, on réclamait à Richelieu-Drouot des passerelles pour piétons...

— Nous avons les passages cloutés.

— Après quarante ans !... L'Administration est longue à réaliser les projets. Ah ! oui, Paris a bien changé... Je me souviens des toilettes des femmes, le large chapeau à plumes à

les comparer ? Ce sont deux existences diamétralement opposées. Quand je sors et que je vois l'aspect des boulevards, je reste ébahi et me crois transporté dans une autre ville. Je revois nos vieux agents d'autrefois, un peu lourds, avec leur grosse moustache qui n'effarouchait personne, se promenant nonchalamment de leur pas pesant. Ah ! ils n'avaient pas l'allure jeune et désinvolte, la silhouette élégante de ceux d'aujourd'hui.

— Etaient-ils meilleurs ?

— C'étaient de braves gens. Vous connaissez la chanson... Peut-être voulaient-ils se donner l'air un peu plus terrible...

— Et la circulation, monsieur le chef ?...

— Elle était bien calme, en comparaison de celle d'aujourd'hui ! Ce qui n'empêchait pas les accidents, je crois qu'il y en avait davantage. Déjà les ordonnances de police punissaient l'excès de vitesse. Cela vous fait sourire. Vous ignorez donc que le « carrefour des écrasés » existait dès cette époque. D'ailleurs, nous étions aussi avancés que vous au point de vue désencombrement et facilité de traversée des boulevards. En 1890, on réclamait à Richelieu-Drouot des passerelles pour piétons...

— Nous avons les passages cloutés.

— Après quarante ans !... L'Administration est longue à réaliser les projets. Ah ! oui, Paris a bien changé... Je me souviens des toilettes des femmes, le large chapeau à plumes à

les comparer ? Ce sont deux existences diamétralement opposées. Quand je sors et que je vois l'aspect des boulevards, je reste ébahi et me crois transporté dans une autre ville. Je revois nos vieux agents d'autrefois, un peu lourds, avec leur grosse moustache qui n'effarouchait personne, se promenant nonchalamment de leur pas pesant. Ah ! ils n'avaient pas l'allure jeune et désinvolte, la silhouette élégante de ceux d'aujourd'hui.

— Etaient-ils meilleurs ?

— C'étaient de braves gens. Vous connaissez la chanson... Peut-être voulaient-ils se donner l'air un peu plus terrible...

— Et la circulation, monsieur le chef ?...

— Elle était bien calme, en comparaison de celle d'aujourd'hui ! Ce qui n'empêchait pas les accidents, je crois qu'il y en avait davantage. Déjà les ordonnances de police punissaient l'excès de vitesse. Cela vous fait sourire. Vous ignorez donc que le « carrefour des écrasés » existait dès cette époque. D'ailleurs, nous étions aussi avancés que vous au point de vue désencombrement et facilité de traversée des boulevards. En 1890, on réclamait à Richelieu-Drouot des passerelles pour piétons...

— Nous avons les passages cloutés.

— Après quarante ans !... L'Administration est longue à réaliser les projets. Ah ! oui, Paris a bien changé... Je me souviens des toilettes des femmes, le large chapeau à plumes à

les comparer ? Ce sont deux existences diamétralement opposées. Quand je sors et que je vois l'aspect des boulevards, je reste ébahi et me crois transporté dans une autre ville. Je revois nos vieux agents d'autrefois, un peu lourds, avec leur grosse moustache qui n'effarouchait personne, se promenant nonchalamment de leur pas pesant. Ah ! ils n'avaient pas l'allure jeune et désinvolte, la silhouette élégante de ceux d'aujourd'hui.

— Etaient-ils meilleurs ?

— C'étaient de braves gens. Vous connaissez la chanson... Peut-être voulaient-ils se donner l'air un peu plus terrible...

— Et la circulation, monsieur le chef ?...

— Elle était bien calme, en comparaison de celle d'aujourd'hui ! Ce qui n'empêchait pas les accidents, je crois qu'il y en avait davantage. Déjà les ordonnances de police punissaient l'excès de vitesse. Cela vous fait sourire. Vous ignorez donc que le « carrefour des écrasés » existait dès cette époque. D'ailleurs, nous étions aussi avancés que vous au point de vue désencombrement et facilité de traversée des boulevards. En 1890, on réclamait à Richelieu-Drouot des passerelles pour piétons...

— Nous avons les passages cloutés.

— Après quarante ans !... L'Administration est longue à réaliser les projets. Ah ! oui, Paris a bien changé... Je me souviens des toilettes des femmes, le large chapeau à plumes à

les comparer ? Ce sont deux existences diamétralement opposées. Quand je sors et que je vois l'aspect des boulevards, je reste ébahi et me crois transporté dans une autre ville. Je revois nos vieux agents d'autrefois, un peu lourds, avec leur grosse moustache qui n'effarouchait personne, se promenant nonchalamment de leur pas pesant. Ah ! ils n'avaient pas l'allure jeune et désinvolte, la silhouette élégante de ceux d'aujourd'hui.

— Etaient-ils meilleurs ?

— C'étaient de braves gens. Vous connaissez la chanson... Peut-être voulaient-ils se donner l'air un peu plus terrible...

— Et la circulation, monsieur le chef ?...

— Elle était bien calme, en comparaison de celle d'aujourd'hui ! Ce qui n'empêchait pas les accidents, je crois qu'il y en avait davantage. Déjà les ordonnances de police punissaient l'excès de vitesse. Cela vous fait sourire. Vous ignorez donc que le « carrefour des écrasés » existait dès cette époque. D'ailleurs, nous étions aussi avancés que vous au point de vue désencombrement et facilité de traversée des boulevards. En 1890, on réclamait à Richelieu-Drouot des passerelles pour piétons...

— Nous avons les passages cloutés.

— Après quarante ans !... L'Administration est longue à réaliser les projets. Ah ! oui, Paris a bien changé... Je me souviens des toilettes des femmes, le large chapeau à plumes à

les comparer ? Ce sont deux existences diamétralement opposées. Quand je sors et que je vois l'aspect des boulevards, je reste ébahi et me crois transporté dans une autre ville. Je revois nos vieux agents d'autrefois, un peu lourds, avec leur grosse moustache qui n'effarouchait personne, se promenant nonchalamment de leur pas pesant. Ah ! ils n'avaient pas l'allure jeune et désinvolte, la silhouette élégante de ceux d'aujourd'hui.

— Etaient-ils meilleurs ?

— C'étaient de braves gens. Vous connaissez la chanson... Peut-être voulaient-ils se donner l'air un peu plus terrible...

— Et la circulation, monsieur le chef ?...

— Elle était bien calme, en comparaison de celle d'aujourd'hui ! Ce qui n'empêchait pas les accidents, je crois qu'il y en avait davantage. Déjà les ordonnances de police punissaient l'excès de vitesse. Cela vous fait sourire. Vous ignorez donc que le « carrefour des écrasés » existait dès cette époque. D'ailleurs, nous étions aussi avancés que vous au point de vue désencombrement et facilité de traversée des boulevards. En 1890, on réclamait à Richelieu-Drouot des passerelles pour piétons...

— Nous avons les passages cloutés.

— Après quarante ans !... L'Administration est longue à réaliser les projets. Ah ! oui, Paris a bien changé... Je me souviens des toilettes des femmes, le large chapeau à plumes à

les comparer ? Ce sont deux existences diamétralement opposées. Quand je sors et que je vois l'aspect des boulevards, je reste ébahi et me crois transporté dans une autre ville. Je revois nos vieux agents d'autrefois, un peu lourds, avec leur grosse moustache qui n'effarouchait personne, se promenant nonchalamment de leur pas pesant. Ah ! ils n'avaient pas l'allure jeune et désinvolte, la silhouette élégante de ceux d'aujourd'hui.

— Etaient-ils meilleurs ?

— C'étaient de braves gens. Vous connaissez la chanson... Peut-être voulaient-ils se donner l'air un peu plus terrible...

— Et la circulation, monsieur le chef ?...